

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

La part de la femme / V. des Ch

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1912, tome 14, p. 149-152

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

La part de la femme

Le mari apporte, dans le ménage, le pain quotidien, la certitude du lendemain ; il fournit, en somme, la charpente du nid, c'est la femme qui l'orne. Quand il a terminé sa tâche journalière, il rentre au logis toujours las, souvent découragé et aigri par la lutte quotidienne. Il trouve un foyer lumineux, un intérieur qui respire la paix et lui fait oublier la fièvre du labeur. Et par quel miracle, les colonnes de chiffres qu'il a alignées tout le jour, les leçons qu'il a répétées, pour la centième fois, à des élèves indociles ou les ordres fatigants et multipliés qu'il a donnés à des employés se sont-ils changés en une atmosphère de douceur et de paix qui l'imprègne et le pénètre tout entier ? C'est que l'épouse n'a pas, un seul instant cessé d'exercer autour d'elle son influence bénie. Elle a mis partout de l'art et de la beauté. Elle a rectifié les milles détails qui risquaient de déparer le foyer dont elle a la charge, apporté partout la contribution de son habileté et de sa délicatesse et fait régner l'harmonie. Il suffit d'avoir vu un appartement de célibataire pour être saisi par le froid et le vide qui y règnent, même quand le désordre ne choque pas la vue. L'appartement où vit une femme, une femme digne de ce nom, a une empreinte caractéristique de paix et de douceur intime.

Que nous sommes loin de la femme telle que la rêvent nos modernes féministes, de celle qui croit s'améliorer en prenant les défauts de l'homme, en forçant ou en développant son égoïsme ! Le jour où la femme perdra la douceur et la faiblesse qui font le charme de son sexe, elle perdra aussi toute influence

bienfaisante dans la société, et elle s'abaissera au-dessous de l'homme parce qu'elle n'est pas préparée par les siècles à en jouer le rôle.

Certes, il est nécessaire que la femme s'instruise, qu'elle élève ses idées par la culture classique. Si une femme connaît le latin ou le grec, elle n'en comprendra que mieux les rêves du poète ou de l'artiste à qui elle a associé sa vie ; si elle a fait de la médecine, elle n'en sera que plus apte à soigner ses enfants. Mais qu'elle ne descende pas du trône où Dieu l'a placée ! Qu'elle n'abdique pas le rôle glorieux par lequel l'humanité s'affranchit lentement de la grossièreté et de l'ignorance. Que, grâce à la femme, et, par elle, la famille continue d'être, pour nous, le petit port lumineux, où viennent se briser, comme des vagues impuissantes, le mal et la laideur, et que la société entière goûte un peu de bonté ! On nous a enlevé les anges et les fées, que nous restera-t-il si l'on dépouille la femme de son auréole ?

On ne saurait condamner absolument et en bloc toutes les jeunes filles, toutes les jeunes femmes qui se hasardent en dehors de la voie normale et embrassent, pour gagner leur vie, une carrière masculine... Parmi celles-là, il en est, sans doute, qu'une sorte de vocation entraîne ; d'autres, que des goûts prononcés et des aptitudes spéciales désignent tout naturellement pour ces sortes de situations ; d'autres encore, qui sont obligées par diverses circonstances, de se jeter dans ce courant hors duquel elles ne sauraient résoudre le dur problème de l'existence, car elles sont relativement rares les portes ouvertes devant qui veut rester indépendant et vivre dans une sphère savante et intellectuelle ; tout le monde n'a pas le courage de s'astreindre à une demi-servitude en acceptant les fonctions de secrétaire, lectrice,

institutrice, ou demoiselle de compagnie... ce serait mieux en rapport, pourtant, avec le rôle dévolu à notre sexe, mais certaines natures ne peuvent ni ne veulent s'y plier.

Néanmoins, exception faite pour quelques-unes, nous autres, femmes, en général, nous ne pouvons que gagner à vivre paisiblement, utilement, modestement, selon la place et la mission qui nous ont été assignées dans la société.

Vivre modestement au milieu des siens, est-ce donc mener une existence oisive, frivole, stérile, dans une complète ignorance des faits et des choses qui ne nous regardent pas ? Dieu nous préserve d'une telle conception de la vie féminine ! On peut être, à la fois, très instruite et très pratique, très brillante et très simplement vraie, très utile et très ignorée du public, très dévouée et très tranquillement heureuse.

La femme se doit tout d'abord à la famille. Qu'elle soit mère, fille, épouse ou sœur, elle a toujours une mission de tact, de renoncement, de saine influence à remplir ; elle a le foyer à embellir par ses soins prévenants et son humeur sereine ; elle a l'ordre et la paix à faire régner autour d'elle ; elle a des âmes à soutenir, à guider, à élever, à régénérer peut-être ; elle a des courages à relever, des larmes à essuyer, des blessures à guérir ; elle a à s'oublier souvent elle-même pour penser aux autres, à prendre sa part de tous les soucis pour essayer d'alléger tous les fardeaux ; elle a des cœurs d'enfants, des cœurs d'hommes à protéger contre les souffles pernicieux du dehors, à fortifier dans les luttes et les combats de la vie, à entraîner doucement sur l'aile du sacrifice et de la pure tendresse vers les hauteurs du bien ; elle doit être en un mot, non seulement la reine,

mais encore l'ange gardien du foyer... Heureuse celle qui pourra dire au soir de sa carrière : « Mon Dieu je n'ai perdu aucun de ceux que vous m'aviez confiés ! »

V. des Ch.